

Thème 2 – La guerre au XXe siècle

Question 1 – Guerres mondiales et espoirs de paix

Cours 1

La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale.

I L'expérience combattante

1. La durée et l'ampleur géographique du conflit

- Dès les premières offensives de la guerre de mouvement (août-novembre 1914), les pertes sont importantes : l'utilisation sans précédent de l'artillerie et des mitrailleuses bloque toute possibilité de percer les lignes ennemis et inflige des dégâts humains considérables et aléatoires (c'est ce que les historiens appellent la "dépersonnalisation des combats"). L'offensive allemande est stoppée sur la Marne (6-13 septembre) aux prix de lourdes pertes. La "course à la mer" n'est pas une simple tentative stratégique d'encerclement, c'est une succession d'offensives meurtrières. A l'automne les deux armées s'enterrent dans des tranchées, le long d'un front étiré de la Manche à la frontière suisse. Sur le front Est, les Allemands arrêtent les Russes à Tannenberg dès le mois d'août.
- Au cours de la guerre de position (automne 1914-fin 1917), une succession d'offensives saigne les armées sans pour autant donner l'avantage à l'un des deux camps. L'attaque commandée par Joffre en Artois et en Champagne (1915) fait 350 000 morts. L'offensive allemande de Verdun (21 février-19 décembre 1916) et la contre-offensive des Alliés sur la Somme (juillet-novembre) coûtent la vie à 700 000 soldats et fait 400 000 blessés. Les attaques de l'Empire ottoman échouent également, sans que les Alliés ne puissent s'emparer du détroit des Dardanelles. Sur ce front, les pertes sont toutefois moins lourdes qu'à l'Ouest, même si la violence des combats est de la même nature.
- L'entrée en guerre des Etats-Unis contre l'Allemagne (avril 1917) permet une reprise de la guerre de mouvement, alors qu'à l'Est, la Russie a signé l'armistice de Brest-Litovsk : l'offensive alliée est dirigée par Foch, à partir du printemps 1918, est appuyée par des chars de combat, ce qui permet une percée du front allemand au cours de l'été. Alors qu'une révolution éclate à Berlin, l'empereur doit abdiquer et la nouvelle République signe l'armistice à Rethondes le 11 novembre 1918. 70 millions d'hommes auront été mobilisés au cours du conflit, 10 millions de personnes perdent la vie et 17 millions sont blessés.

2. La vie quotidienne au front et la violence des combats

- De nombreux témoignages d'anciens combattants nous renseignent sur "l'enfer des tranchées". Tous tentent de faire comprendre l'horreur de la vie quotidienne (le froid, la dysenterie, les cadavres, l'absence totale d'hygiène, etc.), la peur des bombardements et l'attente des ordres d'offensive. Roland Dorgelès (Les croix de bois) ou Henri Barbusse (Le Feu (Journal d'une escouade), 1916) figurent parmi les plus connus, mais les historiens disposent également de nombreuses lettres et des journaux de tranchées. Tous ces documents disent l'horreur de la vie sur le front, mais également le sentiment d'être incompris et la haine des soldats pour les "planqués" et les "profiteurs de guerre". Côté allemand, Ernst Jünger (Orages d'acier) et Erich Maria Remarque (A l'Ouest,

rien de nouveau, 1929) témoignent du fait que le vécu des soldats est le même de part et d'autre du no man's land.

- L'utilisation d'armes nouvelles (le " gaz moutarde ") terrorise également les soldats, bien que la plupart soient victimes des bombardements intensifs (70% des morts) et des mitrailleuses au cours des offensives dans les no man's land ou dans les tranchées elles-mêmes. On s'y tue à la grenade, au fusil, au couteau, etc (les " nettoyeurs de tranchées ", par exemple, sont des sections spécialisées dans l'achèvement des soldats ennemis dans une tranchée qui vient d'être prise). Les droits de la guerre (la convention de Genève et celle de La Haye) ne sont pas respectés. Dans ces conditions, les historiens s'interrogent sur la " culture de guerre " subie - ou acceptée ? - par les soldats, ainsi que sur le degré de " brutalisation " des hommes durant le conflit.
- En avril 1917, une offensive est lancée par le général Nivelle au chemin des Dames. C'est un nouvel échec (400 000 morts, mais aucune avancée significative) et des mutineries éclatent à partir de mai. Elles ne concernent que 400 000 soldats, mais touchent tous les bataillons. Ces mutineries témoignent de la lassitude des hommes, mais également des progrès des idées pacifistes au sein des troupes. Elles sont réprimées par l'Etat major (500 condamnations à mort, mais une trentaine d'exécutions seulement) qui décide également d'améliorer la vie quotidienne des soldats (général Pétain).

3. Le traumatisme et " l'esprit ancien combattant "

- L'expérience combattante ne s'achève pas avec la fin des combats. Des millions d'hommes partagent le sentiment d'avoir vécu une expérience unique et terrible, que seuls ceux de la " génération du feu " peuvent comprendre. Certains sont traumatisés dans leur chair (les " gueules cassées "), d'autres dans leur psychisme. D'autres encore ne parviennent pas à retourner à une vie civile et intègrent des groupes paramilitaires, comme les Casques d'Acier en Allemagne.
- Dans les années qui suivent le conflit, les populations ont tendance à oublier les atrocités du conflit et des récits exaltent l'héroïsme des combattants. En réaction, des hommes qui ont vécu le conflit publient des œuvres dans lesquelles ils montrent l'horreur et l'absurdité de la guerre (voire plus haut). C'est dans cet esprit que le peintre allemand Otto Dix réalise son triptyque, La Guerre (1929-1932). Ses peintures de mutilés de guerre (Les joueurs de cartes, 1919), en ce qu'elles ont de grotesque, rappellent crument ce que la guerre a infligé à des jeunes hommes.
- L'expérience combattante explique l'importance des mouvements pacifistes dans les années 1920-1930 : cette guerre doit être la " der des der ". Ces mouvements - souvent impulsés par des organisations d'anciens combattants - sont particulièrement puissants en France et au Royaume-Uni. Selon certains historiens, la banalisation de la violence permet au contraire de comprendre la " brutalisation " des modes d'expression politiques de l'entre-deux-guerres : militarisation des partis politiques, combats de rue, assassinats, etc. Ces interprétations sont encore largement débattues aujourd'hui.

II Une guerre totale

1. L'effort de guerre

- Outre la mobilisation massive des soldats, les gouvernements jettent dans la bataille tous les moyens dont ils disposent. Ils sont amenés à contrôler l'économie afin d'orienter la production vers la fabrication de matériel de guerre : armes, munitions, camions, chars, sous-marins, navires, etc. Ils passent des accords avec des groupes industriels

afin de planifier une production toujours plus importante : Renault, Citroën et Schneider en France, Krupp et Thyssen en Allemagne.

- Le financement de la production de guerre constraint les gouvernements à emprunter à l'intérieur (des campagnes de propagande sont lancées pour encourager les épargnants à prêter leur or) puis à l'étranger (aux Etats-Unis en particulier, pour les Alliés). Les impôts augmentent et les Etats fabriquent de la monnaie, ce qui entraîne une forte inflation.
- Il s'agit également d'étouffer l'ennemi sur le plan économique. Les objectifs de guerre fixés par les gouvernements visent à détruire les capacités de production du camp opposé par des bombardements massifs. La guerre sous-marine à outrance déclenchée par l'Allemagne puis le blocus maritime mis en place par les Alliés ont pour objectif de priver l'ennemi de ses ressources. Dans ces circonstances, l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés de l'Entente en 1917 explique en grande partie la reprise des offensives : pour la première fois, le sort d'une guerre se joue au moins autant sur les moyens technologiques et matériels mis en œuvre que sur la mobilisation des hommes.

2. La mobilisation des esprits

- Les Etats mobilisent toute la main-d'œuvre dont peuvent avoir besoin les industries de guerre. Le cas des femmes, en France, est le plus connu : les " munitionnettes " et les " midinettes " remplacent les hommes dans les usines. Mais les belligérants font également appel aux travailleurs étrangers (250 000 Européens du Sud en France), aux ressortissants de leurs colonies (plusieurs centaines de milliers également) et au travail forcé des prisonniers de guerre et des civils dans les territoires occupés par l'Allemagne (Belgique et Nord de la France).
- Ils mettent également en place ce que l'on appelle une " mobilisation des esprits ", c'est-à-dire une propagande intensive que les contemporains ont d'ailleurs surnommé " bourrage de crânes ". Cette propagande a plusieurs objectifs : soutenir le moral des civils en minimisant les pertes et en amplifiant les revers de l'ennemi ; renforcer le sentiment patriotique en insistant sur les causes du conflit tout en " diabolisant " l'ennemi ; convaincre par tous les moyens les populations civiles de participer à l'effort national. Dans les deux camps, les intellectuels - scientifiques, philosophes, juristes, etc. - sont également mis à contribution pour dénoncer la barbarie ennemie et apporter leur soutien moral à une " guerre juste ".
- Alors que la guerre s'éternise, la propagande atteint ses limites : les pertes humaines ne peuvent être dissimulées indéfiniment et la victoire tant annoncée n'arrive pas. Les populations souffrent de la pénurie, du rationnement, mais également de l'inquiétude pour leurs proches mobilisés. Les rapports des préfets montrent que le réflexe patriotique des débuts du conflit est du plus en plus mêlé à la lassitude et au mécontentement. Les conférences de Kienthal et Zimmerwald, au cours desquelles les socialistes français et allemands se positionnent en faveur d'une " paix blanche ", témoignent du recul de l'Union sacrée et d'une montée du sentiment pacifiste. En 1917, des grèves éclatent et des incidents se multiplient en France. Le gouvernement Clemenceau renforce toutefois la censure et décrète la guerre à outrance (" Ma politique : je fais la guerre... ").

3. Les violences contre les populations civiles

- La guerre n'a jamais épargné les populations civiles. Mais la Première Guerre mondiale marque une rupture dans l'ampleur des souffrances infligées à des civils, qui deviennent des cibles à part entière : bombardements des villages et des villes, déportation et ré-

quisition de populations, etc. L'historien Stéphane Audouin-Rouzeau a montré dans son ouvrage *L'enfant de l'ennemi* (1995), la violence exercée contre les civils par les soldats entrés en territoire ennemi, ainsi que la diabolisation de l'ennemi au sein même des sociétés civiles - un ennemi considéré comme faisant partie d'une race à la fois inférieure et barbare.

- Cette violence culmine avec le premier génocide de l'histoire de l'humanité, perpétré par les Turcs contre les Arméniens, une minorité chrétienne de l'Empire, à partir de 1915. Parce que certains Arméniens revendiquent l'indépendance, ils sont considérés comme des ennemis de l'intérieur et suspectés de soutenir la Russie, bien que nombre d'entre eux soient mobilisés lors de l'entrée en guerre de l'Empire ottoman. Suite aux revers militaires turcs faîsse aux Russes et aux occidentaux, entre 600 000 et 800 000 Arméniens sont exécutés, déportés et massacrés sur ordre du gouvernement turc.
- En 1918, l'Europe est saignée et traumatisée par la guerre. 60% des victimes du conflit sont de jeunes hommes âgés de vingt à trente ans. Un deuil d'ampleur nationale est organisé en France, avec une journée de commémoration, le 11 novembre. Dans tous les villages, un monument au mort permet aux populations de se recueillir, sans pour autant effacer le traumatisme de la guerre ni la haine de l'ennemi. En Allemagne, la rancœur est renforcée par le " diktat " infligé au pays par le traité de Versailles et le sentiment de trahison ressenti par une grande partie de la population. Au total, l'implication des populations civiles dans les violences de la guerre participe également au débat sur la " culture de guerre " et sur la brutalisation des sociétés.